RIRE.

I

Hélas! je voulais rire
L'autre jour et railler,
Peut-être un peut médire
Et sur peu rimailler.

Car il est bien facile
De rimailler des vers
A la rime imbécile
Sur l'*Homme* et ses travers.

Ce pauvre homme est si drôle,
Si vain et si plaisant
Dans son singulier rôle,
Sinon très malfaisant!

Et la femme elle-même,
Meilleure à sa façon,
Serait-elle un poème
Plus haut que la chanson?

Sans langue trop méchante,
On peut très plaisamment
Rire de l'un qui chante
Et de l'autre qui ment.

Car si l'homme fait rire
En toute explosion,
La femme fait sourire
Avec discrétion.

Et la femme qu'on aime
Pour ses charmants travers
Peut bien être elle-même
Malice pour nos vers.

II

Mais le rire, le rire
Dont l'esprit est moqueur,
Que le méchant admire,
A-t-il beaucoup de cœur?

Ce rire de critique,
Malveillant, sans bonté,
Absolument sceptique
Est une indignité.

Le plus souvent impie
Et toujours grimaçant,
Il a de la Harpie
Le contact flétrissant.

Ne serait-il pas lâche
En sa perversité,
Alors qu'il met sa tache
De honte à la beauté?

Et ce rire damnable,
Qui se fait un bonheur
De joie abominable
En voyant le malheur?....

Ce rire affreux, sans âme,
Qui met sa volupté
Ou dans la chose infame
Ou dans la cruauté?....

Car le rire, cynique
Va parfois jusque-là,
Hideux et satanique,
Et va même au-delà.

Quand il a moins de haine,
Tout simplement railleur
De la misère humaine,
Est-il beaucoup meilleur?

C'est que l'homme est un Sire
Assez triste qui rit
Et qui se plaît à rire
Aux choses de l'esprit.

Et l'esprit que l'on aime
Par naturel penchant,
Sinon malice extrême,
Est moins bon que méchant

C'est un esprit qui blesse,
Raille l'infirmité,
Est dur à la faiblesse
Et se fait cruauté.

L'esprit, l'esprit, en somme,
Peu généreux, moqueur,
Est l'ennemi de l'homme
Et de son pauvre cœur.

L'esprit de premier ordre
Est ordinairement
Celui qui sait vous mordre
Le plus vilainement,

Et qui, vilaine bête,
Très complaisamment rit
Et se fait une fête
Du mal de son esprit.

Si le mot qu'on va dire
Paraît spirituel,
Devant mordre d'un rire,
Le trouve-t-on cruel?

III

Faut-il donc que le rire
A l'homme seul donné,
Que le tendre sourire
D'Eve qui l'a damné,

Qui sont un privilège
Divin, puissent mentir,
Commettre un sacrilège
Et peu s'en repentir?

Rire honnête, sincère
Et joyeux comme un chant,
Etait-il nécessaire
Que tu fusses méchant?

Sourire, poésie
De tendre volupté,
Es-tu l'hypocrisie
Ou la duplicité?

O détestables hommes,
Ridicules et faux,
Qu'est-ce donc que nous sommes,
Avec tous nos défauts?

Nous faut-il, tristes hères
D'une heure et d'un moment,
Rire de nos misères
Parfois cyniquement?

Les pleurs sont préférables
Et n'ont rien de moqueur:
Ils sont, ô misérables,
Les perles de notre cœur.

J. GENTIL.

LE

Théâtre au Japon

Mme Sada Yacco continue de faire triompher le théâtre japonais sur la scène parisienne. Dans quelles conditions l'art dramatique se produit-il au Japon? C'est ce qu'un membre du barreau de Paris, lauréat de l'Institut, M. Fernand Nicolay, nous apprend dans ce curieux chapitre que nous extrayons de son nouvel ouvrage, d'une érudition si attrayante et si remarquable, que la librairie Retaux, rue Bonaparte, va mettre en vente sous ce titre: "Histoire des croyances, superstitions, mœurs, usages et coutumes" [3 vol. in 8o].

Les salles de spectacle sont de grandes constructions en bois, hautes d'un étage seulement, et divisées en carrés égaux comme un damier, formant des espèces de loges pour quatre personnes. Dans ces loges, ou plutôt dans ces boîtes, ne se trouve "aucun siège," les spectateurs japonais ayant l'habitude de s'asseoir sur leurs talons. Les familles ou les amis qui occupent les loges y apportent des victuailles et même des ustensiles leur permettant de faire un ou deux repas, car la moindre représentation dure au moins dix heures. Autrefois elles se prolongeaient de quinze à dix huit heures.

Ce qui explique la longueur des spectacles, c'est que le drame japonais s'affranchit complètement de ce que nos classiques ont appelé "l'unité d'action". Ce qui serait pour nous un dénouement n'est nullement là bas la fin du drame, qui admet parfaitement une série d'événements successifs auxquels la mort même de tous les personnages en scène ne met pas fin, la disparition de ceux ci amenant des conséquences posthumes, que le public japonais est jaloux de connaître.

Depuis le vestibule jusqu'à la scène se trouve un passage en planches, établi à la hauteur des têtes des spectateurs, seules visibles au-dessus des caissons. C'est par cette sorte de pont que pénètre le public, et aussi que les acteurs entrent ou sortent, chaque fois qu'ils sont censés venir de la rue ou gagner la campagne.

De plus, pendant que l'action principale se déroule sur le théâtre même, des scènes accessoires, représentant des incidents du drame, se jouent d'une façon indépendante sur les côtés de la salle; ce qui permet de donner à la pièce une plus grande vérité. Dans nos drames, par suite de la disposition scénique, s'il y a par exemple un projet de conspiration ou de délivrance, l'auteur se trouve dans la nécessité de faire sortir son héros principal pour faire défiler devant le public les événements qui, peut être dans dans la réalité, doivent se passer "simultanément"; ou encore il place, côte à côte, des épisodes ou des personnages en dehors de toute vraisemblance. Les Japonais, en s'affranchissant de l'unité du lieu, poussée souvent à l'excès, donnent mieux l'illusion de la vie réelle; et, à ce sujet, un consul de France constate, dans une étude spéciale, "que la vie du drame gagne beaucoup à ce procédé, toute la salle participant, pour ainsi dire, à l'action; et que ce décousu apparent est encore l'image des incidents de la vie quotidienne".

"Il y a même des changements à vue, la scène, avec tous ses décors, pivotant sur elle-même par le mécanisme d'une plaque tournante. Ainsi, un acteur entre-t-il dans une maison? on le voit franchir la porte pendant que le théâtre tourne; et bientôt, de l'autre côté, apparaît l'intérieur de l'habitation dans laquelle il a pénétré."

Au lieu de se relever, le rideau se tire de côté. Quant à l'orchestre, qui fonctionne presque sans discontinuer, même pendant les dialogues, il est dissimulé derière un décor sur la gauche de la scène. Les instruments principaux sont: le "koto", le "schamisen", qui se jouent en pinçant les cordes, puis, une sorte de flûte, des tambourins et des timbales de métal. Du côté opposé à l'orchestre, c'est-à-dire à droite, se tient le chœur, qui, par ses chants, explique soit la pensée du drame, soit les sentiments intimes des personnages.

Une part considérable est faite à la pantomime: des scènes entières sont consacrées à mimer telle ou telle situation où la parole serait inutile.

Au milieu de la représentation on voit circuler des "ombres," c'est-à-dire des individus enveloppés dans une étoffe noire pour ne point distraire l'attention: ce sont eux qui apportent ou enlèvent les accessoires nécessaires à l'action.

En principe, il n'y a "pas d'actrices" au théâtre japonais; leurs rôles, comme dans l'ancienne Hellade, sont tenus par des hommes.

Malgré la longueur des pièces, on n'a recours qu'exceptionnellement aux "souffleurs." La raison en est que l'acteur japonais, au lieu de réciter un rôle immuable, comme chez nous, a, au contraire, pour devoir de se livrer à "l'improvisation", en brodant le dialogue sur le simple canevas qui lui a été fourni. Il lui suffit de se bien pénétrer du caractère du personnage qu'il revêt et de ne pas trop s'écarter de l'intrigue prévue; pour le reste, il devra le tirer de son propre fonds, séance tenante. Toutefois, quand certains passages sont trop importants pour être laissés à l'inspiration du moment, le souffleur s'avance, son cahier à la main, et s'accroupit derrière l'acteur, dont il doit, au besoin, rafraichir la mémoire.

Dans les théâtres secondaires où il n'y a pas de gaz, on laisse le public, et même la scène, plongés dans l'obscurité; mais alors "celui qui joue est accompagné dans ses mouvements par un personnage neutre, qui lui tient constamment près du visage un lampion à réflecteur, fixé au bout d'un long manche; chaque artiste a ainsi son "ombre" qui le suit pas à pas dans toutes ses allées et venues, pour permettre aux spectateurs de voir au moins les jeux de physionomie de l'interprète".

Le drame japonais, pris en général, est comme une école de vengeance: tous les épisodes consistent en provocations, en machinations et en exécution de représailles qui en engendrent d'autres sans discontinuer. Pendant ce temps, l'assistance boit du thé ou mange des confitures.

Dire que le Japonais vient au théâtre avec son "éventail" serait une indication oiseuse, puisque cet accessoire ne le quitte jamais. D'ailleurs, le "programme des spectacles" et le livret sont imprimés sur des éventails vendus dans la salle.

Très souvent un acte se compose d'une simple conversation entre deux personnages qui, sans aucune action ni mise en scène quelconque, échangent leurs impressions pendant plusieurs quarts d'heure, sans cesser un seul instant de jouer de l'éventail.

LE

Cocher Jean de la rue de Prony.

Dimanche dernier, en sortant des courses d'Auteuil, au milieu du tohu bohu des voitures et de la poussée montonnière du public pelouse, je reconnus soudain la trogne impassible et rougeaude de mon vieil ami Jean, qui autrefois s'intitulait noblement cocher de cercle, et sous ce titre marandait librement en remorquant des véhicules invraisemblables.

Ce jour-là pourtant Jean portait une livrée bleue correcte; son nez brillait toujours, mais son ardeur était tempérée par l'encadrement de deux courts favoris impeccablement taillés, ma parole! il avait même des gants de peau.

Désireux de connaître la cause de ce changement, j'allai droit à Jean qui me dit:

—Eh! oui, monsieur les petites affaires ne vont pas trop mal, car je bois maintenant des absinthes à huit sous, et je mange trois fois par jour comme les bourgeois.

—Oh! oh! Et comment vous est arrivée cette bonne fortune, l'ami Jean?

Tout en caressant la mèche de son fouet gracieusement recourbé en col de cygne, Jean raconta:

—Une nuit, je revenais doucettement sur le coup de trois heures du matin le long de l'Haussmann en me demandant comment je ferais pour rapporter au patron mes vingt-deux francs cinquante de moyenne, vu que j'en avais que dix-huit et que le boulevard était désert comme la Chambre des députés un jour où l'on n'interpelle pas....Soudain apparait, au coin d'une rue, la silhouette d'un monsieur bien mis....on voit ça tout de suite: la cravate blanche et le plastron bien empesé se devinent dans l'entrebâillement du pardessus; immédiatement je m'arrête pour attendre; et le bien nippé arrive à la hauteur de mes lanternes.

Faut croire que ma binette lui revint, car un quart d'heure après nous prenions un grog ensemble sur le comptoir d'un chand de vin du Malesherbes.

De ce jour-là, monsieur, je fus heureux, car j'entrai presque complètement au service du jeune homme bien mis.

—Vous êtes cocher de maître?

—Jamais, monsieur, fit noblement Jean, ma dignité s'y oppose.

—Cependant....

—Je ne suis pas en service, mais il faut que j'en aie l'air. Moyennant 20 francs par jour, j'aide à l'illusion; je contribue par ma belle prestance et mon attitude bien stylée, à faire prendre mon patron pour ce qu'il n'est pas.

Exemple: Quand il me parle devant le monde, je lui réponds: "Oui, monsieur le comte", tandis que je sais fort bien qu'il est le fils d'un marchand de bandages herniaires de la rue Antoine Dubois. A la porte d'un restaurant il me dit devant ses connaissances: "Jean, à l'hôtel." Compris; et me voilà filant impasse des Tilleuls, tout là-haut, à Montmartre, où ce mon prince occupe une chambre à 25 francs par mois.

Quand il me fait: "Jean, chez Paillard", je fouette Cocotte et nous allons chez un excellent bistro du Strasbourg, où nous mangeons tous les deux comme des frères, dans un cabinet très particulier, des tripes à la mode pour huit sous la portion.

Et ce n'est pas tout, monsieur, continua Jean, lâché à travers ses confidences:

A la porte du tripot, grâce à ma lévite bleue, à mon attitude respectueuse, à ma roulante revernie et sans numéro, j'ai déjà fait récolter plus de mille louis à mon patron; car monsieur doit savoir qu'on refuse deux sous à un pauvre, mais qu'on donne toujours cent francs au gentilhomme qui a sa voiture.

Mieux encore, ici, aux courses, je suis arrivé, grâce à mes excellentes relations avec le second cocher de M. Menier, à lui donner des gagnants à 36 contre 1. Ces jours-là, nous partageons!

Et fièrement Jean conclut:

—Bref, monsieur, nous représentons, mon maître et moi, l'alliance des deux sociétés, cette fraternité des classes si demandée par les aboyeurs de réunions publiques. Il porte l'habit et le chapeau à huit reflets, je porte la livrée et la cocarde, mais tous deux nous sommes unis pour l'exploitation de l'imbécile gogo.

J'en étais là de cette instructive conversation, quand je vis s'avancer vers nous un jeune gommeux, monoclé et ganté de blanc, pardessus mastic et étui jumelle de cuir fauve en bandoulière. Le petit monsieur n'avait pas l'air commode.

—Animal, dit-il noblement à Jean, je croyais vous avoir défendu de parler à qui que ce soit en m'attendant.

—Ne faites pas attention, me dit le gros cocher toujours impassible en montant sur son siège, les injures se paient en plus....Aujourd'hui, il en a pour six francs!

Heiskell's Ointment

Guérit les Maladies de la Peau quand tous les Autres Remèdes ont Echoué. Essayez-le pour un cas rebelle de Dartre, d'Eréthème, d'Eczéma, de Boutons, d'Ulcères, de Tumeur, de Congestion ou toute Maladie de la Peau. Demandez-le à votre pharmacien. Par la poste 50c la boîte. Savon Heiskell pour la peau, 25c. JOHNSTON HOLLOWAY & CO., 521 rue Commerce, Philadelphie.

"Votre Onguen est le meilleur que j'aie jamais employé pour la peau. Si votre savon est aussi bon, j'en veux." Hattie Beattie, Seguin, Texas.

FISCHER EMERSON PIANOS A L'ABRI DE L'HUMIDITE. SON DOUX. DURABLES.

Le meilleur pour le moment en Amérique, Europe, Asie, Afrique.

Aussi agent des Steinway Knabe, Sohmer Mehlin, Shoninger.

Les prix les plus bas. Conditions les plus faciles. GRUNEWALD 735 Rue du Canal.

Venez voir l'APOLLO. Le meilleur instrument du monde, qui s'adapte à un piano et en joue.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Banque dévalisée.

Presse Associée.

Rolleraville, Ohio, 23 novembre—Une bande de cinq voleurs a fait sauter le coffre-fort de la poste hier soir et en a emporté pour $300 de timbres et $30 en argent, ainsi que les fonds appartenant à la loge locale des Machabées. Les voleurs se sont échappés sans laisser de traces.

Evasion d'un prisonnier.

Presse Associée—

Academy, O. T., 23 novembre—Jérôme Nelson, qui a assassiné Mme Simmons, s'est évadé de la prison hier soir avec deux autres prisonniers.

Des limiers sont à leur poursuite.

L'état de l'ex-président Cleveland.

Presse Associée—

Princeton, New Jersey, 23 novembre—Mme Grover Cleveland a dit aujourd'hui au correspondant de la Presse Associée que M. Cleveland souffre toujours d'un froid à la tête contracté il y a quelques jours, qu'il en a surtout souffert jeudi, mais que depuis il est mieux. Il n'a pas de pneumonie.

Aucun symptôme alarmant ne se manifeste dans son état. Il est retenu dans a chambre, mais nous nous attendons à le voir bientôt complètement rétabli."

M. Cleveland est allé à la chasse dans la Caroline du Nord. Il est revenu à Princeton au commencement de la semaine et depuis il est malade.

Bien que retenu dans sa chambre ses amis les plus intimes ne sont pas inquiets de son état, le Dr. J. H. Wickoff, le médecin de la famille leur ayant dit que M. Cleveland n'avait rien de plus qu'un rhume.

Expéditionnaires dans la détresse.

Presse Associée—

New York, 23 novembre—Une dépêche de Marakesh, (Ville de Maroc,) au "London Times" et au "New York Times" dit que les 3,000 troupes qui ont formé une expédition pour punir les tribus des montagnes qui ont enlevé un garçon et une fille espagnols ont quitté la capitale dans un état de dénûment complet.

Nombre d'entre eux sont en haillons et aucun uniforme ne leur a été donné avant leur départ.

La saison froide et pluvieuse commence et la condition des soldats sera vraiment digne de pitié. C'est à peine s'ils pourront obtenir de la nourriture.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Pont suspendu.

Presse Associée.

Halifax, N. S., 23 novembre—Une compagnie représentée par une maison de droit de Sydney, se propose de construire un pont suspendu sur le détroit de Canso, du Cap Porcupine à proximité du port de Hastings, au prix d'environ $4,000,000.

ETES-VOUS SOURD!?

Tous les cas de SURDITE ou d'OREILLE DURE se guérissent maintenant par notre nouvelle invention. Les tambours de naissance seuls sont incurables. Les bourdonnements d'oreilles cessent immédiatement. Ecrivez votre cas. Examen et conseil gratis. Vous pouvez vous guérir chez vous à un coût relativement bas.

506 La Salle Ave., CHICAGO, ILL.

Institut International de Surdité.

19 ma.-1an.dim,mer

Marshall J. Smith, Julian D. Payne, Frank Morée, Walter J. Ferguson

Marshall J. Smith & Cie.

Etablis en 1874.

Agence d'Assurances Générales.

Incendie, Rivière, Océan, Accident

Risques que courent les patrons.

Etiquettes collectives et généraux des ouvriers.

209 Rue Baronne.

Comb Phone 639. Nile-Orleans, Lne

1er sept—1an 6 m—dim mard jeud

CHARBON.

Charbon Pittsburg.

Charbon Alabama.

Charbon Anthracite.

Coke de Gaz et Fonderie.

W. G. COYLE & CIE.,

232 RUE CARONDELET,

Coin Union. Phone: 311 et 32.

Cour encourale: 4716 rue Magazine. Coin Valence. Phone 1536.

14avril

LE CRESCENT TURF EXCHANGE.

Coin Douane et Royale.

Entrées pour toutes les courses étrangères.

18janvier

4 DEBOUCHES IMPORTANT

THE TEXAS T&P PACIFIC RAILWAY

Aucune embarras pour répondre aux questions.

Aucun Changement de Chars Nord du Texas

Pour le service supérieur des passagers demandez A. H. GRAHAM, Agent des Passagers et des Billets, Hotel St-Charles.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 11 Novembre 1900

LA

TÉNÉBREUSE

PAR GEORGES OHNET.

TROISIÈME PARTIE

XIII

Suite.

Comment se défier de cette exquise douceur qui émanait et tout sa persone! Et cependant, ne l'avait-elle pas trahi? N'avait-elle pas révélé la présence des documents secrets dans le laboratoire? Et cela avec une rapidité qui tenait du prodige et qui attestait une adresse peu compatible avec l'honnêteté. Mais ses baisers n'avaient il pas été sincères? Ne s'était-elle pas donnée avec une ardeur qui excluait toute tromperie? Alors? Comment concilier d'une part cette duplicité avec cette franchise? Et pourquoi le traitait-elle en ennemi, à l'heure même où elle le caressait comme le plus adoré des amants? Quand elle faisait le mal, obéissait-elle à une influence étrangère, néfaste, criminelle? Et quand elle se montrait aimante, suivait-elle le libre instinct de son cœur? Il eût voulu l'innocenter de tous les soupçons qui pesaient sur elle. Mais était-ce possible?

Il quitta le cercle, rentra à la maison de Banque et trouva, dans le cabinet de son père, l'oncle Graff qui lisait attentivement un journal du soir. Le vieil homme se leva en voyant entrer son neveu et lui tendant la feuille imprimée:

—Tiens! mon petit, on s'occupe de notre affaire dans la presse....Voici un compte rendu de la séance de l'Académie des sciences où le professeur Marivot a lu sa note sur la Poudre Trémont....

Marcel prit le journal avec indifférence. Sans même y jeter un coup d'œil, il le posa sur le bureau.

—Voilà tout ce que cette nouvelle t'inspire? s'écria l'oncle. Tu n'es pas plus curieux que cela de savoir l'effet produit par la communication officielle de Margot? Eh bien! mon cher, je vais te l'apprendre. "Le Globe" consacre tout un feuilleton à la découverte, qu'il qualifie de considérable, et prévoit, à brève échéance, une révolution dans l'emploi des forces motrices. Par contre, le "Panache blanc," journal de Lichtenbach, se livre à une charge à fond de train contre l'invention, qu'il qualifie d'éhontée falsification, insinuant que c'est tout simplement le procédé Dalgetty, sans aucun changement dans le dosage des produits.

Ça, c'est du toupet! ne put s'empêcher de dire Marcel.

Maintenant, ceci est le meilleur.....A la Bourse, le bruit s'est répandu que la Société des Explosifs était en possession des brevets Trémont, et les actions ont commencé à monter, malgré les efforts désespérés des baissiers....Notre situation est donc sauvée, et par contre, celle de Lichtenbach devient terrible!

—Vous ne pensez pas que je vais m'en émouvoir?

—Je ne le pense pas, en effet. Mais je t'annonce que ton père, qui depuis trois mois ne dormait plus, est guilleret et souriant. Il est allé tantôt à Aubervilliers voir un terrain de trois hectares qu'on nous propose, et qui serait tout à fait convenable pour construire une usine.

—Mon père va être à son affaire, lui qui a la bâtisse dans le sang....

—Ton père est heureux. Mais il l'est par-dessus tout de ce devoir ce brillant résultat. Il n'est pas expansif. Mais c'est un esprit très enthousiaste et un cœur très chaud. Il est flatté, jusqu'au plus intime de son amour-propre, de constater que tu es un homme de grande valeur....Jusqu'à présent on n'a parlé que de Trémont....Mais quand on saura que c'est toi qui as mis l'affaire au point, quand ton nom sera prononcé, et cela ne tardera guère, tu verras ton père s'épanouir....

Marcel ne répondit pas. Il fit quelques pas dans le cabinet, d'un air si distrait que l'oncle Graff s'écria:

—Quel drôle de garçon tu fais! Tu devrais pourtant être content de tout ce que je te raconte là... Et tu ne m'écoutes qu'à peine... Qu'est-ce que tu as?

Le jeune homme secoua la tête et s'efforça de sourire:

—Je n'ai rien, oncle Graff. Je vous laisse aller. Que voulez-vous que je réponde?

—Ah!....C'est que tu ne te doutes peut être pas des projets que Baradier a formés pour toi. Il me les expliquait ce matin: Nous allons mettre Marcel à la tête de l'usine, comme directeur ....Il sera en même temps un des administrateurs délégués de la Société des Explosifs que nous allons reconstituer complètement ....Sais tu, petit, que c'est une

regard doux comme la plus tendre des caresses.

XXXVIII

EN FAMILLE.

Le baron Georges de Praysac était la bonté même, l'homme aimable, généreux, indulgent et doux par excellence.

Mais le spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux l'avait violemment surexcité.

Depuis qu'il avait surpris le secret si douloureux de la compagne de sa vie, il y songeait sans cesse.

Sa tendresse pour l'adorable victime de ces haines anciennes n'en était pas diminuée.

Au contraire.

Il redoublait pour elle de soins et de prévenances.

En comprenant ce qu'elle avait dû souffrir, il s'efforçait de l'entourer plus étroitement de respects et de consolations.

Mais, tenu jusque-là, comme les autres, sous l'autorité prestigieuse de la baronne d'Orvilliers, il avait voulu croire à sa parole, combattre les doutes de sa femme, et supposer que son enfant était morte, comme la baronne l'avait tant de fois affirmé.

Dans sa droiture, il ne pouvait se résoudre à admettre l'existence d'une manœuvre si cruelle sans preuves précises.

Or, ces preuves, il venait de les avoir.

Louise, en quelques mots, l'avait inondé d'une lumière qui ne permettait plus la moindre hésitation.

Avec sa vive intelligence, il comprenait le rôle joué dans cette affaire par madame Odelet, ce monstre d'hypocrisie et de fausseté.

Il voyait aussi nettement que s'il eût assisté à la scène de St-Roch, Marie-Madeleine sous le patronage de l'honnête et bonne comtesse de Pleyber; il voyait Nicole Bellon, dont les yeux s'étaient fixés avec un réel repentir et une sorte de tendresse renaissante sur la malheureuse qu'elle avait si atrocement traitée.

Et enfin, il tenait entre ses mains la lettre si digne de M. Turner, cet homme dont il ne pouvait soupçonner la loyauté, et dans laquelle il disait à la baronne de Praysac:

"Demain, vous verrez votre fille!"

Il avait la foi robuste, lui, le père!

Et cependant malgré toutes les preuves accumulées par lui en quelques jours, il ajoutait:

"J'ai la conviction de ne pas me tromper, mais nous ne devons considérer l'évidence même comme certaine que le jour où votre frère, M. le marquis de Rambert, abjurant l'aversion légitime qu'il a pour moi mais qui ne saurait vous atteindre et, vaincu par tant de preuves, consentira à vous avouer que Marie-Madeleine est bien votre fille et qu'on vous a menti en vous annonçant sa mort."

Le baron réfléchit une dernière fois.

Il y avait là une injustice à réparer, des douleurs à consoler.

Son parti fut pris aussitôt.

Ce qu'il voulait avant tout, c'était le bonheur, le repos, la tranquillité de son adorée Louise.

Pour l'assurer, que n'eût-il pas entrepris?

Il déjeuna à la hâte et passa dans son cabinet de travail.

Il connaissait le meuble admirable qui se trouvait dans la chambre de son beau-frère, à l'hôtel de la rue des Saints-Pères.

Il en possédait lui-même un du même artiste, de la même époque et à peu près de la même forme.

Il en prit les clefs et de plus il se munit du passe-partout qu'il emportait avec lui, en cas de besoin, dans ses villégiatures à ses châteaux ou à ses rendez vous de chasse.

Et alors il embrassa Louise avec effusion en lui disant:

—Ne crains rien! je ne reviendrai pas sans t'apporter la preuve qui te manque.

Son intimité avec le marquis était connue.

A l'hôtel de Rambert, il était chez lui.

A continuer